

La morale chevaleresque

Comme nous l'expliquions plus haut, au moment où la *Chanson de Roland* est composée la France était déjà entrée dans l'ère de la féodalité. Nous avons appris de l'historien Jacques Le Goff, dans quelles conditions celle-ci est apparue et comment les germes en ont été semés dès la fin du VIII^e siècle. « *En effet, pour asseoir l'État franc, Charlemagne multiplia les dons de terre – ou bénéfices– aux personnages dont il voulait s'assurer la fidélité, et il les obligea à lui prêter serment et à entrer dans sa vassalité. Il croyait, par ces liens personnels, assurer la solidité de l'État. Pour que l'ensemble de la société, des gens qui comptaient en tout cas, fût relié au roi ou à l'empereur par un réseau aussi serré que possible de subordinations personnelles, il encouragea les vassaux royaux à faire entrer leurs sujets dans leur propre vassalité.* » Jacques Le Goff, (p. 67). Mais c'est surtout la faiblesse des successeurs de Charlemagne et leur incapacité à défendre leurs sujets contre les attaques extérieures, comme nous l'avons signalé dans le cours précédent, qui vont précipiter l'effondrement de l'autorité royale, au profit de celle des grands seigneurs.

Certes, ces derniers se proclamaient toujours vassaux de leurs rois, mais cette subordination était purement théorique. Le pouvoir des comtes était souvent plus fort que celui des rois. Nous en avons vu l'illustration lors des invasions des IX^e et X^e siècles.

Comme le signalait Jacques Le Goff, les grands seigneurs avaient eux-mêmes leurs propres vassaux. Lors de la cérémonie d'hommage, ces derniers juraient solennellement de servir fidèlement leurs suzerains,

de reconnaître leur autorité comme la seule à laquelle ils doivent se soumettre, à l'exclusion de toute autre, même celle du roi.

Nous avons vu dans le cours précédent comment, au temps de la féodalité, la fidélité et la foi ont supplanté les anciennes vertus civiques gréco-romaines. Pour vous donner une idée de ce qu'est la morale chevaleresque, voici un texte de l'historien G. Duby :

A la base de cette morale se situent deux vertus majeures qui constituent ensemble ce qu'on appela, depuis le XIII^e siècle, la « prouesse ». D'une part, la vaillance, la valeur militaire : toute l'éducation du futur chevalier est une préparation au combat ; de celle-ci, l'initié doit prouver l'efficacité, par une démonstration publique de ses capacités cavalières, lors de la cérémonie de l'adoubement.

D'autre part, la loyauté : le chevalier, homme de service, est celui qui, tel Roland, ne saurait trahir la foi qu'il a jurée et qui, dans la guerre, se refuse de toute manœuvre insidieuse. L'école permanente de ces deux vertus fut, dans l'intervalle des opérations militaires, le tournoi, simulacre de combat, dont la vogue au XII^e siècle emplît la chrétienté et qui, d'abord affrontement sauvage et meurtrier de bandes adverses, se ritualisa à peu à peu et devint, à la fin du Moyen Âge, un sport mondain, succession de joutes singulières, strictement réglé comme un ballet.

Vient ensuite la « largesse », c'est-à-dire le mépris du profit. Le chevalier est, par respect de son état, improductif. « Il convient que les hommes labourent, bêchent et arrachent les broussailles et la terre pour qu'elle produise les fruits dont vivent le chevalier et ses chevaux. Il convient que le chevalier, qui chevauche et mène l'existence et mène l'existence d'un seigneur, tire son bien-être de ce qui fait le travail et la peine des hommes. » (Raymond Lulle, *Libro del orden de la Caballeria*, fin du XII^e siècle). Et le chevalier, qui ne produit rien, se

doit de détruire allègrement les richesses. C'est par là qu'il se distingue le plus clairement des bourgeois et des rustres, par sa générosité, par son insouciance, par sa propension native au gaspillage. La vie chevaleresque est inséparable de la fête, rite périodique de destruction joyeuse.

Enfin, le chevalier est « courtois ». Dans les cours princières françaises du XII^e siècle s'est opéré un transfert de la notion de service. Parallèlement aux devoirs envers le seigneur, se sont institués des devoirs envers la dame élue, le chevalier entend séduire par sa vaillance, éblouir par sa largesse et retenir par sa loyauté. A toutes les femmes et les filles de chevaliers, il doit assistance.

G. Duby, article « Chevalerie », Encyclopedia Universalis

Il faut rappeler ici que la société féodale était composée de trois ordres : « ceux qui prient, ceux qui combattent, ceux qui travaillent », *Ibidem.* , (p. 291). Ils deviendront, quelques siècles plus tard, les fameux trois états : le clergé, la noblesse et le tiers état.

La principale occupation de la noblesse était la guerre. Il était donc naturel que la première vertu que l'on exige d'un jeune chevalier soit la vaillance, le courage. Lors de la cérémonie de l'adoubement, les jeunes nobles sont invités à en faire la démonstration. Ceux qui y réussissent deviennent ainsi des chevaliers. C'est à eux qu'incombent désormais le rare privilège de prendre les armes et de participer aux guerres.

Nous avons vu dans la *Chanson de Rolland* comment, accusé par son beau-père d'avoir été responsable de sa désignation comme émissaire chez les musulmans, Rolland répond fièrement à Ganelon qu'il est prêt à prendre sa place, s'il y trouve quelque répugnance. Pour lui, il n'y a pas plus grand honneur que celui de servir son maître, et d'exécuter fidèlement ses ordres, quels qu'en soient les risques et les dangers. Par cette offre, il veut montrer à son adversaire que sa proposition n'est pas dictée par un sentiment de

lâcheté ou de perfidie, mais simplement inspirée par le désir de confier l'ambassade au plus sage des compagnons de l'empereur. La vaillance de Rolland apparaîtra, d'ailleurs, dans tout son éclat lors du passage des Pyrénées. Encerclé par des milliers d'infidèles, il refuse d'appeler à l'aide, comme Charlemagne le lui avait recommandé. Il ne consent à le faire qu'à la dernière extrémité, après avoir tué un nombre prodigieux de Sarrasins.

La loyauté se manifeste également dans la transparence avec laquelle les deux adversaires étalent leurs griefs respectifs. Les menaces de Ganelon sont ouvertement formulées. Son hostilité à l'égard de son beau-fils est explicitement affichée. On ne décèle chez lui aucune volonté de dissimulation. Il n'hésite pas à clamer haut et fort sa détermination à lui faire payer chèrement le noir stratagème dont il s'estime être la victime. Sa trahison semble ainsi prendre un air moins vulgaire, plus tragique, puisqu'elle n'est pas l'effet d'une impulsion de pure malignité, mais justifiée par son droit légitime de se venger. Or, la vengeance est un sentiment auquel la noblesse est extrêmement sensible. Vous avez pu le constater dans le *Cid* de Corneille. La violente passion que lui inspire la belle Chimène, et dont il est près de recueillir les fruits, ne peut détourner Rodrigue de la cruelle nécessité où l'implacable code de l'honneur le met de venger son père, que le propre père de sa bien-aimée venait de déshonorer.

La morale noble est donc une morale dure, implacable, qui ne laisse aucune place aux sentiments, à la tendresse, à la pitié. Charlemagne le fait clairement et rudement savoir à Ganelon quand celui-ci, cherchant à le persuader que sa désignation pour la mission d'Espagne relève d'un complot qui a été inspiré à son indigne beau-fils par sa haine aveugle, l'assure qu'il ne se dérobera pas pour autant à ses responsabilités, dût-il en mourir, mais voudrait simplement qu'il prenne soin de sa femme et de ses enfants.

L'empereur lui reproche de montrer tant de faiblesse, dans un moment où seul le souci de s'acquitter convenablement de ses devoirs de vassal doit l'occuper.

Enfin la largesse. Ne l'oublions pas, au temps de la féodalité et même, dans une moindre mesure, jusqu'au XVIII^e siècle, la vie des nobles était vouée quasi exclusivement à deux activités, la guerre et le divertissement. L'une des plus graves insultes auxquelles un noble craint d'être exposé est justement d'être accusé d'avarice. Pour honorer son rang, il est condamné à dépenser, sans se préoccuper des conséquences que cela peut avoir sur l'état de ses biens. Il ne mange jamais qu'en grande compagnie, et il veille toujours à ce que sa table soit la plus magnifique possible. C'est là l'une des raisons de la paupérisation d'une grande partie de la noblesse. Nous verrons, au second semestre, comment ce culte de la dépense et de la magnificence sera porté à son comble sous le règne de Louis XIV, et comment il sera l'une des principales causes de la décadence et du dépérissement de la noblesse.

En fait, la morale chevaleresque est née des efforts déployés par les gens de l'Église pour canaliser les pulsions violentes de la noblesse de l'époque. Effarés par le déchaînement de violence dont ils étaient les témoins quotidiens, ils se sont trouvés dans l'obligation de chercher des voies par lesquelles ils pourraient à la fois en atténuer l'impact sur les populations et s'en servir pour renforcer le pouvoir et l'autorité de l'Église. Des valeurs nouvelles inspirées par la charité chrétienne vont ainsi apparaître, comme la courtoisie, la générosité, la gentillesse —d'où le mot gentilhomme, pour désigner un noble—

